

CLÉMENCE BOULOUQUE

L'AMOUR
ET DES
POUSSIÈRES

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

MORT D'UN SILENCE, récit, 2003 («Folio» n° 4089).

SUJETS LIBRES, roman, 2004 («Folio» n° 4284).

CHASSE À COURRE, roman, 2005 («Folio» n° 4490).

Aux Éditions Denoël

SURVIVRE ET VIVRE, entretiens avec Denise Epstein, 2008.

Aux Éditions Flammarion

NUIT OUVERTE, roman, 2007.

Aux Éditions Mercure de France

LE GOÛT DE TANGER, 2004.

AU PAYS DES MACARONS, 2005.

L'AMOUR ET DES POUSSIÈRES

CLÉMENCE BOULOUQUE

L'AMOUR
ET DES POUSSIÈRES

roman

nrf

GALLIMARD

*À ceux qui m'accompagnent,
À Tony.*

« Les intérêts de notre vie sont si multiples qu'il n'est pas rare que dans une même circonstance, les jalons d'un bonheur qui n'existe pas encore soient posés à côté de l'aggravation d'un chagrin dont nous souffrons. »

MARCEL PROUST,
Du côté de chez Swann

— Pourquoi le procès de Jésus est-il la véritable entrée dans la modernité? Pourquoi aurait-il dû marquer, plus que sa naissance, l’an zéro de notre civilisation?

Je prends mon souffle. Mes mains moites ont laissé des creux sur les feuilles noircies. Je scrute chacun de mes mots dans son regard, comme si je plaçais ma propre cause.

— La théologie chrétienne veut que l’on tue en Jésus un innocent, mais que serait-il advenu s’il avait vécu? Il serait rentré chez lui, aurait continué à prêcher, aurait vieilli, se serait éteint. Où aurait-il été, le fils de Dieu qui enlève les péchés du monde? Non. Il fallait donc que l’innocent meure. Et il fallait quelqu’un pour tuer l’innocent. Il fallait que Dieu trouve son meurtrier. Et qui d’autre sinon les Juifs? Dans le Deutéronome, aux premières lignes du chapitre 13, Dieu se refuse toute possibilité d’envoyer un messie aux enfants d’Israël : «S’il s’élève au milieu de toi un prophète ou un visionnaire, t’offrant pour caution un signe ou un miracle; quand même s’accomplirait le signe ou le miracle qu’il t’a annoncé [...] tu n’écouteras pas les paroles de ce pro-

phète ou de ce visionnaire ! Car l'Éternel, votre Dieu, vous met à l'épreuve, pour constater si vous l'aimez réellement de tout votre cœur et de toute votre âme. » Et le châtement est annoncé : « Pour ce prophète ou ce visionnaire, il sera mis à mort. » Jésus est paradoxalement le test suprême de la foi et de la fidélité des Juifs envers Dieu. Ils ne pouvaient pas accepter Jésus, sous peine de trahir leur alliance. Et Dieu savait qu'ils en décideraient ainsi. En suivant Jésus, ils Lui auraient tendu un miroir disgracieux, signifiant à Dieu qu'ils Le croyaient capable d'inconstance. Vraiment, Dieu croirait-Il en Dieu s'Il se rendait coupable de tels contresens ? Les Juifs avaient de bonnes raisons à leur obstination.

Il sourit.

— L'enseignement du procès de Jésus, je crois, consiste donc en ce que, théologiquement, chacun a raison. C'est pourquoi il est d'une absolue modernité : il n'y a pas de vérité une, mais des chemins parallèles. À cela s'ajoute une conscience du tragique, celui qui survient lorsque les choses doivent suivre leur cours, indifférentes à leurs conséquences, sur des chemins qui ne se croisent pas, dans la douleur de savoir qu'ils l'auraient pu.

Je le regarde, il hoche la tête. J'ai lutté pour trouver chacun de mes mots, les siens coulent et il poursuit sur l'absurde du procès.

— De quoi Jésus est-il accusé ? On ne le sait pas. Et pourquoi est-il mis à mort unanimement alors que le code de procédure était catégorique : une sentence à l'unanimité doit être annulée car il ne peut exister, dans le monde des hommes, une telle univocité. Et comment, à la veille de Pâques, lorsque la loi proscrivait toute exécution à l'approche de la fête ? Condamner à mort au

terme d'une procédure impossible, à une date interdite, pour un crime inconnu : la définition de l'absurde.

Son visage est soudain parcouru de douleur.

— Dora, est-ce que tu peux incliner le fauteuil ?

Sa voix est en train de s'effiler, son corps s'est insensiblement affaissé et piège sa poitrine dans une position où il ne peut plus parler.

J'atteins la commande qui modifie l'angle de son assise et, par-dessus son épaule, vois les deux mains posées sur ses genoux, d'un enfant sage : ces mains aux ongles un peu longs, qu'il me demandera de déplacer sur les accoudoirs et, comme toujours, je me surprendrai à penser combien des mains peuvent être lourdes.

Il secoue faiblement la tête, seule partie de son corps dont il maîtrise encore le mouvement, et cligne des yeux. Je sais qu'une fine couche de larme couvre son regard.

D'un pas je m'écarte et fais un signe inquiet à l'infirmier qui, nuit et jour, d'un coin de la pièce, veille sur Steve et sur cette machine qui l'aide à trouver son souffle. Sans elle, ses poumons défaillent, son corps l'asphyxie. Depuis quelques mois, membre après membre, il se paralyse et, sous ses yeux, il devient son cadavre.

À travailler au bout de ses forces, Steve tente de prendre de vitesse le compte à rebours. Chaque semaine, une alerte livre à nos adresses électroniques l'état de la recherche sur la maladie de Charcot, l'espoir de recevoir le message qui dirait que toute cette vie n'est pas qu'un exercice de perte, calfeutrée par des textes dans lesquels les hommes se consolent et se damnent avec leurs dieux, ces textes sacrés que j'étudie avec lui, lorsque la souffrance le laisse en répit.

Dans les quelques mètres carrés de la pièce blanche, Steve a créé une enclave de l'esprit dont il est ce souverain qui ne règne même pas sur lui-même.

Ni les lumières ni les sirènes de la ville ne montent jusqu'à lui : seuls percent les murs les commentaires de siècles lointains, les journaux du jour, les messages de sa femme et de ses enfants.

Il est le père attentif de deux fils et le guide de nombreux esseulés recueillis au fil de ses années d'enseignement. Lorsqu'une question se lève dans leur vie, chacun s'interroge sur ce que Steve y verrait et trancherait. Chacun lui soumet des projets d'études, des articles ou des peines intimes, pour lesquels il trouve, même au plus sombre de la maladie, le temps et les mots, et rassure en remplaçant une insignifiante bévue ou une question existentielle dans le flot d'écrits et de pensées, de milliers d'années et d'hommes qui gesticulent avant de tomber.

— *Kiddo*, nous continuerons demain. Je dois me reposer. Pardon.

— Une excuse? Amende. Cinq dollars. Depuis que j'ai promulgué ma législation anti-excuses, je commence à avoir de quoi piller mes boutiques préférées. De toute façon, je ne voulais pas continuer, je connais la fin depuis que quelqu'un m'a raconté cette histoire : Un jour où Jésus est insupportable, Marie menace, « Si tu continues, tu peux faire une croix sur tes vacances de Pâques ». J'ai ri... j'avais douze ans...

Et comme toujours, je pose ma main sur son épaule une longue seconde avant de m'éloigner. Mon au revoir. Le sien cligne des yeux.

Après ces heures dans la pièce surchauffée, dehors le froid me brûle. L'hiver à New York ponce les chairs. Penser à Steve inerte me laisse à vif.

La douleur, parfois, semble faite de surimpressions. Une image rassemble toutes les autres, à la fin de mois longs de mutisme. Mes cinq ans.

Je garde la tête baissée pour expulser mon beau-père de mon champ de vision mais entends sa voix : «Tu ne dis rien à ta mère. C'est notre secret.»

Les mains s'approchent. J'écrase mon canard jaune et bleu pour le plonger dans l'eau, pour que mon corps se voûte et se referme sous l'effort. L'eau résiste. Enfin mon ventre et ma poitrine se serrent et l'animal s'enfonce. Et tout est comprimé — lui, moi, mon visage, un sanglot que je ne peux pas laisser échapper : à prendre de l'air, mon corps se déplierait et je ne veux que disparaître.

Mon canard est toujours sous l'eau. Le lâcher. Il lui sautera au visage. Canard, sauve-moi. Canard.

— Petite maligne, va.

Il s'essuie le visage. Il a retiré ses mains.

— Je voudrais sortir. S'il te plaît.

Steve Zuger n'avait longtemps été pour moi qu'un nom, l'auteur d'essais et d'articles brillants, narquois ou assassins, un *public intellectual* new-yorkais, l'un des plus fameux professeurs de mon université.

J'avais été acceptée dans un de ses séminaires et je me sentais perdue dans cette assemblée. Quand trop de regards risquent de me voir lutter pour m'exprimer, je m'embarrasse de mes phrases qui hésitent alors qu'elles devraient cingler. J'avais cependant retenu son attention lors des coutumières et laborieuses présentations en déclinant mon identité de transfuge, photographe française qui reprenait ses études, ou plutôt s'y attelait enfin car les miennes, à Paris, avaient été un parfait échec ; de plus, cet intitulé « Les monothéismes et la quête d'une société juste » contredisait ce que le monde m'avait donné à observer, plus particulièrement au Moyen-Orient que j'avais parcouru dans toutes ses provinces, sauf celles d'Iraq, avais-je précisé : il y a des limites à ce qu'une mère juive peut endurer.

L'inusable plaisanterie m'avait acheté quelques rires, offert un soulagement et, comme toujours, permis de

reprendre mon souffle. J’amuse pour m’offrir un pas de côté, brouiller les pistes : personne ne sait ce que je pense et je m’évite aussi d’en avoir une idée trop précise. Je m’échappe ainsi. Car ceux qui rient ne voient plus alentour, se replient sur eux : leurs yeux se plissent et, durant quelques secondes, je leur vole une solitude, celle de quelqu’un qui aurait rempli des verres toute une soirée et observerait, témoin sobre, une ébriété dont il est l’auteur et se méfie. Mais, le plus souvent, je ris sans calcul, je ris parce que je respire mieux lorsque mon souffle bondit.

Lors d’un entretien pour définir le thème du mémoire de fin de semestre, Steve m’avait demandé ce qui me rendait si heureuse. Je l’avais regardé, sans comprendre. Alors il avait pris une voix d’enquêteur en imperméable beige et exposé les faits : angle Bleecker Street et Septième Avenue, un matin vers sept heures, le jour n’était pas encore clair, une silhouette en tenue de sport, un peu haute, distinctement moi.

Catastrophée, comme si j’avais été filmée en plein vol à l’étalage et que l’on me confondait avec les images des caméras de surveillance, j’avais avoué : un coup d’œil, à droite et à gauche, et je danse dans la rue, lorsque je crois n’être pas vue. J’importe des pas de fox-trot en contrebande dans les lieux publics : dans une salle de bains, un ascenseur, c’est plus facile, moins glorieux. J’avais précisé : non, je ne danse pas parce que je suis heureuse, je danse parce que je crois aux raisonnements par l’absurde ; puisque les gens dansent quand ils sont heureux ou sont heureux quand ils dansent, je prends la vie à son propre jeu et je danse pour que le bonheur vienne à moi. *Fake it till you make it*. Je m’amuse d’être en vie.

Avec « bonbon au poivre », « n’importe quoi » est l’une

de mes expressions préférées que je traduis dans des joies explosant sans raison et qui finissent par devenir leur propre motif : j'aboie sur les chiens idiots et trop gâtés de New York lorsque leur maître les quitte du regard, ou je renverse du Snapple dans les taxis derrière les écrans de télévision qui s'allument en même temps que le compteur et bavardent jusqu'à la nausée car les pauvres speakerines coincées dans les moniteurs vissés au siège avant doivent avoir soif à parler sans relâche, et pense-t-on jamais à elles ? Les courts-circuits de thé glacé nous mettent au repos, elles et moi.

Puis je m'étais tue. Il s'était mordu les joues avant de se laisser sourire et me dire la digne descendante d'Aaron Halevi, celui qui, il y a sept siècles, dans son *Traité de l'éducation*, affirmait possible de susciter l'amour en agissant comme le ferait un véritable amoureux. Quand Steve m'entendait résolue à créer la joie en l'imitant, il lui semblait que le philosophe ibérique avait transmis à la petite Française de Manhattan un héritage zigzagant : une drôle de façon de croire que les affects sont déterminés par nos actions.

— J'ai surtout hérité de la folie de vous raconter tout cela... Et je voudrais écrire ma thèse sur « Les rires de Dieu ». Avec vous.

Une lueur avait brillé et, précisant quelques directions et quelques idées, il m'avait dit qu'il aimerait la diriger. Avait secoué la tête, et s'était repris : aurait aimé la diriger. Mais la canne qui l'accompagnait désormais ne soutenait pas une cheville foulée et sa voix qui le quittait n'était pas une grippe mal soignée. En français, sa maladie porte le nom du neurologue qui l'a découverte, Charcot ; aux États-Unis, elle a pris celui de Lou Gehrig,

un illustre joueur de base-ball qui en a été victime, et Steve avait souri à cet éloquent résumé des différences culturelles. La science désigne son mal de trois initiales sèches, SLA. Dans tous les cas, le verdict est sans appel. C'était le dernier cours qu'il enseignait.

Je le regarde.

Nous nous taisons.

Mon cœur gifle. Puis ses fils arrivent dans le bureau. Je me lève pour embrasser ces enfants que je voudrais arracher à ce qui les attend, et je m'efface.

De semaine en semaine, la maladie a mis Steve sous une toise qui se lirait à l'envers. Le fauteuil roulant a remplacé les béquilles, puis le séminaire s'est réuni chez lui, parfois interrompu par le retour de ses garçons, placidement amusés devant le spectacle des vingt étudiants assis en cercle sur la moquette.

Sa pensée tissait les fils imperceptibles, les généalogies de l'esprit et des croyances, citait des Pères de l'Église et des penseurs soufis, cheminait parmi les invisibles et les thaumaturges. Ses paroles avaient l'autorité de leur justesse. J'essayais de comprendre son charisme, sans doute celui des êtres qui ne se laissent rien dicter.

J'ai remplacé, à la fin de l'été, son assistante retournée en Angleterre et je demeure son étudiante : d'un accord tacite, il serait mon directeur de recherche, comme si l'entraîner dans un projet qui promet de durer des années pouvait le protéger, comme s'il était impensable qu'il ne puisse en voir l'achèvement. Après ses leçons, je continue de penser à ce qu'il m'enseignait, lui, sans texte autre que

celui de son exemple, de ses silences, du regard de ses enfants au moment où ils entrent dans la pièce blanche. Me frappe leur lumière, l'éclat qui parcourt les traits de toute personne qui aime, comme si retrouver un être chéri suscitait forcément une brève incrédulité.

Un tel frémissement s'empare du visage de celui qui m'attend, qui sait en un regard la texture de mes heures chez Steve et referme ses bras plus fort lorsqu'il sent ma respiration hoqueter, quand je lui dis que l'avenir se rétrécit.

Ari est près de moi depuis peu de jours mais semble avoir dévissé les gonds du temps, inversé ses mesures. Je trouve le repos dans cet amour qui se donne pour inconditionnel et sais que dans ma voix perce une fébrilité lorsque je parle de lui, comme la sidération en tentant de dire un miracle.

Cet homme, qui a brièvement regardé mes portfolios et mes campagnes de publicité, connaît le livre sur l'enfance abîmée que j'ai publié comme un manifeste et un aveu, mais il ne veut pas s'y attarder : ce n'est pas la jeune photographe reconnue, l'effigie d'une cause qu'il souhaite aimer mais Dora, la femme avec laquelle il s'endort et se réveille, et auprès de laquelle il désire être sans cesse, pour que nul souffle ne s'insinue entre nous.

Ses rêves, dit-il, se sont retirés sur la pointe des pieds : depuis son adolescence, il les notait, à son lever, dans un carnet où notre rencontre laisse maintenant des pages blanches. Ses rêves ont quitté son sommeil. Ses rêves, me dit-il, sont devenus sa vie.

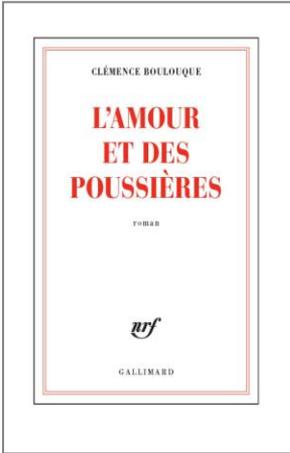
vers une montre dont je ne vois pas les chiffres. J'imagine l'office, ma place inoccupée, et referme les yeux.

Les forces me reviennent enfin alors que décline le jour. Je regagne la synagogue pour entendre la conclusion du Grand Pardon, lire la liste des fautes, des approximations de toute vie, des erreurs qui y sont égrenées — et y chercher les miennes. Devant ma grand-mère évanouie, ma mère pâle, et la mort qui allait prendre Steve, l'angoisse du vide m'avait soudain aspirée. Son sifflement couvre tout, même les doutes ou les certitudes imparfaites. Et précipite les rencontres mauvaises, les amours perverses.

Avoir eu peur du vide, voulu m'en protéger, remplacer l'épaule de plus en plus frêle de ma mère, chercher où poser mon front. Un jour, mon front avancera et il n'y aura plus rien.

Mais il n'est pas si sûr que le mouvement d'un corps d'avant en arrière, à force d'effleurer l'air, ne le transforme pas en une matière palpable, n'y trouve pas de traces de vie, ne les dessine pas — il m'a manqué cette confiance dans le vide, dans ses pleins et ses refuges.

Le shofar sonne, je lève les yeux et je vois le mouvement des châles de prière. Depuis des milliers d'années, des hommes prient en se balançant d'avant en arrière, à la recherche de pères invisibles, de présences évanouies. Ils arpentent le vide. Moi aussi.



L'amour et des poussières Clémence Boulouque

Cette édition électronique du livre
L'amour et des poussières de Clémence Boulouque
a été réalisée le 23 septembre 2011
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135158 - Numéro d'édition : 185142).

Code Sodis : N50001 - ISBN : 9782072450396

Numéro d'édition : 232892.